



exil, errance et "des-errance"

Claude Pawlik

► To cite this version:

Claude Pawlik. exil, errance et "des-errance". Colloque 10 ans de l'équipe Bociek, 2017, Paris, France. ⟨hal-02062211⟩

HAL Id: hal-02062211

<https://hal.science/hal-02062211v1>

Submitted on 8 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Exil, errance et « des-errance », colloque 10 ans équipe Bociek, Association Charonne
Claude Pawlik, psychologue clinicien

Je commence par cet intitulé “habiter un espace” quand nous parlons d’un bout de carton, une cage d’escalier, les abords du périphérique et dont on peut dire que l’aller vers est une intrusion sur un territoire et son intimité. Cette clinique déboussole la question de l’habiter dans un renversement permanent de la polarité intérieur/extérieur par la confusion de l’intime et du public. Vivre au milieu des déchets, des excréments (intérieur/extérieur du corps). Exhiber ce qui relève de l’intimité au milieu de tout le monde, exposer sa nudité aux yeux de tous, c’est ne rien cacher tant l’exhibition est aveuglante, on détourne le regard. Difficile de trouver un sens à ces comportements, si ce n’est qu’ils doivent bien être protection contre quelque chose, le regard peut être. Face à ces modes de fonctionnement paradoxaux, on en vient à penser que ce qui pourrait protéger c’est mettre à l’abri. Bref, on pourrait dire rapidement que l’habiter un espace dépend et rejoue un façon de s’habiter soi et son corps.

D’autres part, on peut se poser la question de la signifiante des lieux. Signifiante préalable: peut on dire quelque chose du fait de monter sa cabane adossé à un commissariat, ou sur la bretelle de grandes voies de circulation, de vivre dans une gare, sur une bouche de chaleur, etc. Beaucoup toutefois de lieux, ou plutôt non-lieu (espace non historique et symbolique, permettant l’anonymat), sont ceux d’une gestion des déplacements (gare, autoroute), du mouvement.

Alors, dans ces formes extrêmes de l’habiter, déjà des phénomènes impliquant un rapport du sujet à son espace.

Les raisons qui poussent à quitter son chez soi pour un ailleurs ou rien sont nombreuses. On parle de migrations économiques et politique. Or, on se voit dire “je n’ai plus rien là bas” “plus personne” comme raison de partir et de ne pas revenir. Mais pas plus ici nous semble t il, c’est l’exil qui est choisit.

L’exil peut être un devenir, rupture et refus d’une situation qui amène à des transformations et remaniement. Refus du sujet d’une situation prise dans les grands mouvements, sociaux (mutation des mécanismes de solidarité), historiques, économiques ...

Voilà, le sujet contraint à de nouvelles mobilisations, contraintes, de transitions difficile et pouvant avoir des conséquences fâcheuses: conflit de loyauté, vacillement autour de la question de l’identité, etc.. Dont la face dépressive des pertes et séparations est contrebalancer par l’exaltation des grandes découvertes et nouvelles conquêtes.

Mais cet exil peut aussi devenir un état: dans l’exil être ici ne signifie pas être là, disjonction de l’être et du lieu. C’est un no man’s land, d’où la difficulté à apprendre la langue du pays “d’accueil” par exemple. C’est un vécu de perte empêchant ce travail de l’exil psychique.

Cet exil peut se muer en errance quand le déplacement ne fait plus inscription, ne peut plus se dire, trouver refuge dans le langage. Quand le régime de significations et de sens fait défaut. Elle devient action. Décharge motrice d’un conflit intolérable, comme le montre ces ruminations incessantes.

mais face à ce risque de désamarrage, l’errance constitue une ouverture. Elle est tentative de déterritorialisation

processus de décontextualisation d'un ensemble de relations qui permet leur actualisation dans d'autres contextes (le surcodage). Cette décontextualisation libère, les choses, les mots, les signes, etc., de leur usage conventionnel pour d'autres destins, d'autres vies (les devenirs).

Donc une rupture (le mari qui quitte sa femme) provoque une perte insupportable, une confrontation face à un vide que ne peuvent traiter les structures « traditionnelles » (celles des assignations), ni être élaborés, métabolisés à l'aide de celles-ci. Les formes de solidarité étant aussi mises en déroute (que ce soit familiales, amicales, étatiques). L'errance pourra proposer une solution face à l'éclatement. Elle permet pour le sujet la rencontre et la constitution de nouveaux agencement hétérogènes ou couleront ces flux de désirs décodés. Ce sont la conjonction de rencontre, des flux économiques, historiques, sociaux qui permettront la possibilité d'une percée du désir à permettant le franchissement de seuil, de lignes. C'est sur un mode d' » expérimentation que se soutiendrait l'élan vital.

Il nous semble que ce désir ne soit pas tant une production du sujet mais se situe à la conjecture de l'individu et du social.. Par exemple, pour revenir à notre population, cette construction du désir dans l'errance, se situerait entre une « tradition » de migration économique en Pologne (vienne de deux siècles concernant la migration vers la France) à la nomadisation économique et culturelle généralisée du capitalisme et un refus du sujet. Or, nous pouvons nous interroger sur les effets des ruptures culturelles successives subies en moins d'un siècle dans les pays de l'ex bloc soviétique. Passant, de systèmes organisés autour de la terre, de religion forte au communisme puis à une forte adhésion au capitalisme.

A ce titre, nombreuses personnes que nous avons rencontrés ont rencontrés des difficultés et ont commencé à errer lors de la chute des anciennes structures communistes. Ainsi, des ouvriers de fonderies ou de chantiers navaux, monde presque totalement disparus aujourd'hui ont perdus leurs cadres de références.

Alors revenons à ces formes extrêmes de l'habiter dont nous parlions au début. Ces habitations qui ne peuvent parfois être qualifiées comme telles tant elles sont réduites à une portion la plus congrue (à peine l'espace du corps) et qu'elles ne garantissent aucune condition de l'intimité. C'est la « bitumisation » dans un territoire restreint accompagné d'alcoolisation massive, une dégradation physique amenant à un fonctionnement anesthésié affectivement et intellectuellement. Une vie appauvrie à l'extrême permettant une survie d'autant plus prégnante que les intérêts pour y parvenir se raréfient. A ce titre, l'impossibilité d'apprendre le français est éloquent, la non-connaissance de la langue va renforcer la situation d'exil et ses conséquences, donc limiter les capacités de la personne sur le monde. Il ne comprendra pas et ne sera pas compris. Ainsi, l'environnement appauvri permettrait cette survie face à une réalité (psychique et sociale) où l'expression de la vie psychique ne se montre principalement que par l'atteinte au corps, le passage à l'acte et la répétition. C'est la « des-errance », forme de trou noir, où il n'y a plus à se déterritorialiser.

Alors si l'on se réfère à Winnicott, habiter c'est aussi la capacité d'être seul.: construction d'enveloppe (peau) par une intériorisation des sensations lors des soins maternels. C'est à

travers les fonctions portage, de soins que se forment les espaces et les limites intérieur/extérieur, ainsi que les objets internalisés. C'est toutefois un travail permanent qui nécessite la constitution d'espace transitionnels.

Toute une cartographie des objets internes/externe, avec ses limites, frontières, etc.

A partir d'une situation autour de deux places parisiennes, nous allons soutenir l'idée d'une activité de cartographie. A la demande de riverains et de la mairie, nous sommes amenés à rencontrer un groupe d'hommes polonais très abîmés, très alcoolisés, dont les frasques font le tour du quartier (2 prennent le 3ème pour s'en servir de bélier contre la vitrine de pharmacie ou le poser sous les roues d'une voiture). Nous les rencontrons sur la place, qui agit comme un noeud, les 3 sont permanents et se greffent à différents moments de la journée d'autres personnes, mais aussi des maraudeurs. Les rencontres se soldent par un sentiment de frustration car les demandes concernent des besoins de vêtements surtout. Ils évoquent parfois l'idée d'un hébergement (comme pour nous faire plaisir) mais tous les trois ensemble sinon rien (aux vues des dispositifs d'hébergements d'urgence ...).

La cartographie des lieux qu'ils fréquentent est pauvre, la place, la station de métro et deux accueils de jours qu'ils connaissent mais fréquentent peu (et un lieu de distribution alimentaire mais les riverains apportent à manger). Si on pousse un peu, il y a les hôpitaux aussi.

Cette cartographie me fait penser à Deligny et les lignes d'erreurs. Dans ces lignes d'erreurs, boucles et chevêtres, comme dans les dessins de l'enfant "retardé" "il n'y a pas le bonhomme", pas de sujet, quelques besoins. C'est aussi, que suivant Deligny et Deleuze et Guattari, les personnes et les choses (les lieux) sont des cartes. Ces cartes sont les répartitions et de distributions variables de connexion externe, de trajectoire non prédéterminées et non finalisées et de rencontres toujours fortuites.

A partir de cela, il s'agit d'expérimenter des lignes diverses, d'un agir impersonnel dénué d'intentionnalité subjective. On dira que cette expérimentation est cartographie pour autant que son activité déploie un ensemble de spatialités qui lui sont propres et qui problématisent de façons immanentes les devenirs de cette activité, ses programmations, ses réorientations, ses transformations, ses impasses, dangers et issues créatrices. Le sujet n'est pour ainsi dire qu'un produit en mouvement de cette activité incessante.

Quand on parle de cartes; on pensera plutôt aux portulans (construit à partir du savoir empirique des marins, des intensités, courants, vents) qu'aux cartes routières (résultat d'une science géographique)

Nous évoquons la possibilité de se mouvoir avec eux dans ce territoire malingre. Des accompagnements selon les besoins indiqués: vêtements, nourriture, douche.

Et au cours de ces mouvements stéréotypés, introduire une nouveauté, nouvelle personne (les camions de la bapsa), nouveau lieu, nouvelle fonction d'un lieu (le médecin dans le lieu d'accueil) comme posant les conditions d'une possible activité de cartographie. Reprenant l'agir de l'enfant hors langage de Deligny, ne procédant d'aucune intention vouloir n'attendant pas de réciprocité. Geste coutumier, à l'identique, ses mouvements décomposés et amplifiés fournisse l'occasion d'intervenir dans la séquence de geste. Geste réglé par le quotidien, la survie..

Ces interférences au geste coutumier, peuvent faire expérience et nouveau territoire, nouvelles rencontres. C'est la possibilité d'un parcours scandé par des arrêts comme des nomades à un point d'eau.

On pose la question de l'accueil, peut être là quelque chose peut être entendu, permettre la rencontre, la possibilité de laisser une trace chez l'autre. C'est-à-dire que la possibilité de l'accueil est déjà une opportunité de scander l'errance et la faire passer en nomadisme. D'où l'idée d'aller vers mais aussi de proposer des lieux divers comme des nouveaux territoires, permettant des liens divers (institutions, personnes) et des médiations diverses.